

Consommons de la culture !

Antonin Mireault-Plante

Numéro 76, printemps 2019

L'art doit-il être moral ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91216ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mireault-Plante, A. (2019). Consommons de la culture ! *L'Inconvénient*, (76), 45-46.

Consommons de la culture !

ESSAI **Antonin Mireault-Plante**

On se lève un matin et on croit que tout est fini. Puis on tend l'oreille vers la radio et on entend un poète nous dire : « Je consomme beaucoup de poésie. » Comme c'est merveilleux ! On se plaignait que plus personne ne lit, et encore moins de la poésie, et voilà que cet intrépide garçon, dont j'ai oublié le nom, déclare avec exaltation sur les ondes qu'il « consomme beaucoup de poésie » !

D'ailleurs, admettons qu'on ne lise plus autant qu'avant, ce qui est fort discutable, au moins maintenant consomme-t-on de la poésie, ce qui est encore mieux. Car si, aujourd'hui, la poésie est moins lue que consommée, c'est que, de toute nécessité, on « ingère » quantitativement plus de culture qu'au temps jadis, lorsque, c'est bien connu, personne ou presque ne savait lire.

On sait aussi que les écrivains d'autrefois écrivaient différemment, qu'ils vouaient un amour démesuré au « beau style » (ampoulé), lequel rendait la lecture de leurs œuvres (suspectes) difficile, car celle-ci demandait beaucoup de temps et de patience, ce que, aujourd'hui, nous n'avons plus – bien heureusement ! Car cette patience, cette attention, tout ce temps qu'il faudrait investir dans la lecture d'un récit compliqué, verbeux, écrit non pas pour tout le monde mais pour une poignée d'élitistes bedonnants, n'est-ce pas du temps perdu ? En tout cas, ce temps à perdre,

il faut dire que ces « lettrés » d'autrefois, ils en avaient plein les bras et ne demandaient qu'à s'en débarrasser ; alors que c'était loin d'être le cas pour l'ouvrier, l'homme laborieux, qui avaient à peine le temps de se saouler en rentrant de la forêt ou de l'usine.

Les choses ayant changé comme on le sait, la littérature a été jetée en bas de son piédestal, on l'a fait redescendre de la zone des nuages qu'elle pelletait avec tant de prétention, et maintenant elle parle à l'homme du commun, elle se laisse lire par lui sans résister, et du même coup le nombre d'œuvres en circulation a gonflé comme le lit du fleuve au printemps. Cette facilité, cette abordabilité, si je puis dire, de l'œuvre moderne produit ce miracle que les « masses » peuvent enfin se jeter sur les livres et les lire à qui mieux mieux ; l'homme d'aujourd'hui, même à demi lettré, peut lire plusieurs livres par année, et n'est pas obligé de gaspiller pour leur déchiffrement un temps précieux, qu'il peut consacrer à lire encore plus de livres, à les enfiler pour ainsi dire l'un à la suite de l'autre (comme sur la chaîne de montage d'où il sort à peine, abolissant avec joie les frontières du monde), sans se soucier d'autre chose que de terminer son livre afin de pouvoir immédiatement en dévorer un autre avec l'insatiable voracité dont il est capable.

Mais on entend aussi des mauvaises langues s'interroger sur l'alliance de ces deux termes dans une même phrase : *consommer* et *poésie*. Blêmes réactionnaires, ces mauvaises langues soutiennent avec hauteur que « la poésie ne se consomme pas », que « la culture n'est pas un produit de consommation », etc. Après les avoir patiemment écoutées, en réprimant l'envie de leur faire remarquer que les années 60 sont terminées et que nous pouvons maintenant redevenir adultes, on leur répond calmement, avec la *tolérance* qui nous caractérise, que la poésie, la culture et toutes ces choses qu'on défend avec raison ne sont pas (ne sont plus !) des essences intouchables, ces statues marmoréennes qu'on érigeait dans des tours d'ivoire et qu'on n'osait dans le passé que contempler de loin ; la culture, l'art est redescendu dans la réalité. L'art est là, l'art est ici, il est partout, il appartient à tout le monde, il s'infiltré dans tous les domaines de la vie. Oui, l'art est un *produit culturel*, tous les produits culturels se consomment, qu'on le veuille ou non. Si l'art n'était pas consommable, il ne serait pas accessible, il n'appartiendrait pas à tout le monde, il ne serait pas adapté à *ma* mentalité, à *mon* niveau d'éducation, à *mes* capacités de l'atteindre et de le comprendre. Y a-t-il rien de plus démocratique que la consommabilité de l'art (qu'on me pardonne pour ces grands mots) ? C'est là, contrairement à ce que clame l'élite bien-pensante du Plateau, que le capitalisme vole au secours de la démocratie et de la culture. Chaque écrivain, par exemple, lutte pour remporter la palme de l'amour de la « communauté des lecteurs », des éditeurs et des libraires. Ainsi, nous bénéficions d'un art toujours plus près du peuple, à l'écoute de ses représentations, de ses aspirations, de ses désirs, de ses fantasmes, de ses idées, de sa réalité ; cet art est toujours plus vrai, plus authentique, plus *réel*, car il répond aux vrais besoins des gens : l'évasion, les bons sentiments, la confirmation de leurs opinions autant que la découverte des nouvelles façons de vivre et de penser, le respect de l'« Autre », l'amour de Soi, et même le réconfort et le soulagement que l'on éprouve devant les malheurs fictifs (mais réels !) d'un personnage malmené qui nous ressemble.

C'est ainsi que l'artiste a la possibilité de se perfectionner et de devenir lui-même plus authentique en satisfaisant le goût du peuple, qu'une antique sagesse habite ; et c'est ainsi que l'Art n'est plus au service d'une petite classe qui n'avait pour toute culture, au fond, que l'amour atavique (et donc incestueux) pour l'enchevêtrement verbal, qui éprouvait une passion morbide pour les jeux de formes et les exercices de style dignes de l'ecclésiaste cachant sous la soutane de son beau langage des motifs sordides.

Le capitalisme n'est certes pas une chose parfaite (car tout le monde a ses défauts et rien n'est parfait), mais ceux qui le contestent de tous côtés et n'en gardent rien de bon nous apparaissent comme des êtres élitistes et antidémocratiques ; ils souhaitent secrètement ou ouvertement le retour à un conservatisme culturel, ils ne songent qu'à priver la plus grande partie de la population pour faire de la culture leur propriété, et l'expression de leur classe privilégiée.

Ne remarque-t-on pas que le conservatisme est l'ami des vieilles élites, et que le capitalisme est plutôt l'ami du peuple, lui-même progressiste, joyeusement moderne, tourné vers l'avenir, protéiforme ?

J'irai même plus loin et j'affirmerai (si on me le permet) que l'art a le devoir, la responsabilité morale d'être accessible, d'être démocratique ; en cela, la meilleure voie qui s'offre à l'artiste est la production d'une forme d'art rigoureusement moderne, éternellement jeune et diversifiée, qui s'adapte immédiatement au goût des masses consommantes. Ainsi se produit un phénomène merveilleux, le plus haut achèvement de notre (post)modernité : l'art, la culture et l'économie se marient ensemble, marchent en même temps, main dans la main ; l'un ne nuit pas à l'autre, bien au contraire, l'un encourage l'autre, l'un *produit* l'autre, ils se produisent réciproquement et l'un ne peut croître sans l'autre ! Mais pour accepter ce nouvel avant-gardisme, il faut être ouvert d'esprit, absolument dénué de tout préjugé, et accepter que le passé soit relégué au passé et n'en ressorte plus ; car le système dont je parle crée et créera toujours de nouvelles formes d'art, il transforme en ce moment même la culture, de telle sorte qu'elle n'a plus rien à voir avec ce que nous concevions traditionnellement comme la culture. C'est cette transformation qui rend possible la juxtaposition, dans une même phrase, des mots *consommer* et *poésie*, dont le rapprochement produit un sens que les esprits un peu lourds, *passésistes* (ce n'est pas de leur faute) ne comprendront jamais – et n'auront jamais besoin de comprendre de toute façon.

L'art est une grande fête, une fête à laquelle tout le monde est convié et qui met nos valeurs modernes à l'honneur. L'art est un rassemblement festif de gens que j'ose appeler « belles et beaux », un incessant festival où chacun peut se costumer à sa guise, où chacun peut être poète, romancier, peintre, à tour de rôle ou simultanément et autant qu'il le veut, sans subir les censures de « l'exigence » ni le jugement négatif de « critiques » assoiffés d'insultes, où chacun peut être soi-même en se révélant dans sa vérité, dans son intimité nue, car c'est par là que tout être humain ressemble et s'unit aux autres. ■